

Ivo Van Hove

«On est capable du pire pour s'enrichir»

Directeur artistique du Toneelgroep Amsterdam, le Belge Ivo van Hove met en scène «Les Damnés», avec la Troupe de la Comédie-Française, au Festival d'Avignon, où nous l'avons rencontré.

Par Sylvia Botella, à Villeneuve-lez-Avignon

On connaît le goût d'Ivo Van Hove pour la mise en scène des scénarios de Luchino Visconti, dont il adapte, dans la Cour d'honneur du Palais des Papes au Festival d'Avignon, un mythe cinématographique, «Les Damnés», avec la Troupe de la Comédie-Française. Dans l'ouvrage «Ivo Van Hove, la fureur de créer», un recueil de textes réunis sous la direction de Frédéric Maurin et publié aux Solitaires intempestifs en juin 2016, Ivo Van Hove écrit: «Au théâtre, je veux ressentir le désarroi, la peur, trouver de l'espoir.»

Est-ce que c'est parce que vous retrouvez cette possibilité-là dans l'œuvre de Visconti qu'elle vous fascine tant?

Oui, son œuvre est pénétrée de peurs, de désespoir et de cruauté. Le commencement de la pièce fait penser au film «Fanny et Alexandre» d'Ingmar Bergman. Il y a les enfants, leurs rires et leurs jeux. La famille Von Essenbeck est riche et très puissante. À la fin de la pièce, presque tous les membres de la famille deviennent des barbares, des bêtes. La pièce en dit beaucoup sur notre humanité. Les hommes et les femmes sont capables du pire pour s'enrichir.

Cependant, il suffit de penser au retour d'Herbert Thallman pour voir que l'espoir subsiste. Son épouse Elisabeth a été dénoncée par sa propre famille. Elle est morte dans le camp de concentration de Dachau au nord-est de Munich. L'acte commis à son égard est d'une extrême barbarie. Herbert Thallman dit à Günther Von Essenbeck: «Il faut que quelqu'un sache pour s'en souvenir.» En ce sens, Herbert Thallman incarne l'espoir.

Il y a aussi la scène de Martin Von Essenbeck et de la prostituée Olga. Elle est d'une très grande intensité érotique. En dépit des énergies noires de la barbarie, au cœur de l'étreinte, l'espace de quelques secondes, l'amour vrai existe.

C'est la première fois que vous travaillez avec la Troupe de la Comédie-Française. Pourtant on décèle, sur le plateau, une osmose rare, presque une relation d'amour. Comment décririez-vous votre travail commun?

Avant de débiter le travail avec les comédiens de la Troupe de la Comédie-Française, je ne les connaissais pas. J'avais seulement visionné un de leurs spectacles en DVD, avant de venir à Paris. Ils m'ont accueilli chaleureusement, avec sincérité, sans faux-semblant. Je me suis senti immédiatement chez moi.

Aujourd'hui, j'en connais la raison. La Troupe de la Comédie-Française est une véritable troupe d'acteurs. Et j'aime ça. Elle me rappelle le Toneelgroep Amsterdam.

«Je ne veux pas seulement regarder la peau, je veux la pénétrer. La caméra permet d'accéder à la physicalité, la sensualité.»

Nous nous connaissons bien. Nous pouvons donc être très critiques les uns envers les autres. Bien que je sois le metteur en scène, nous formons une équipe artistique. Je dis souvent que nous sommes une vieille famille (rires). Nous avons créé ensemble tous les grands spectacles: «King of Wars» de William Shakespeare, «The Fountainhead» de Ayn Rand, etc. Les acteurs sont à mes côtés tout le long du processus de création. Pour moi, c'est important. Et puis, le conflit ne m'intéresse pas. Je suis toujours en quête d'harmonie. Elle seule permet de donner le meilleur de soi.

Dans «Les Damnés», le plateau est pris dans une noria de visions audio et visuelles à double fond – cinéma, théâtre, musique live –, d'une beauté à couper le souffle. Les positions de la caméra, en direct ou préenregistrée, interrogent en permanence les scènes. Comme si vous ne cherchiez pas de point de vue, préférant être dans un mouvement, celui qui interroge ce qu'on voit et comment on le voit. Pour mieux donner à voir les différentes strates d'autorité et de complicité, mais aussi de l'intime.

Oui. J'utilise souvent la caméra dans mes spectacles, mais pas dans tous. Par exemple, dans le spectacle «Vu du Pont», d'Arthur Miller, il n'y en avait pas.

Dans «Les Damnés», la caméra est nécessaire. Elle enrichit le propos. Le spectateur a la possibilité de choisir ce qu'il veut voir et d'être au plus près de l'acteur, tout contre même. Je ne veux pas seulement regarder la peau, je veux la pénétrer. Je veux être sous sa peau. La caméra nous permet d'accéder à la physicalité, la sensualité. Les scènes sexuelles ne sont jamais explicites. Tout est suggéré, y compris la scène de pédophilie. Le spectateur la vit dans sa tête.

Justement dans «Les Damnés», vous inventez des visions ouvertement sexuelles qui tiennent l'équilibre entre les pulsions, les mots et l'onirisme. Par

exemple, Martin Von Essenbeck raconte une comptine «Promenons-nous dans les bois», avant d'abuser de la petite fille. Pareil, pour Sophie Von Essenbeck lorsqu'elle offre ses charmes à Aschenbach, elle lui raconte une fable sur le pouvoir. Ici, la sexualité est une manipulation, physique et fantasmagorique. On a une relation sexuelle comme on vit un rêve ou plutôt un cauchemar.

Votre analyse est juste. À nouveau comme je l'ai déjà précisé, seule la scène de Martin et d'Olga exprime une sexualité «normale». Dans toutes les autres, la sexualité est clairement un instrument de domination.

De New York à Londres, en passant par Avignon, vous êtes omniscient, omnipotent sur la scène internationale, jusqu'à signer le grand retour de la Troupe de la Comédie-Française à Avignon, après 23 ans d'absence. Votre théâtre semble d'une netteté de conception et d'exécution sidérante. Comment expliquez-vous cette sûreté créatrice?

Avec «Les Tragédies romaines» ou «The Fountainhead», nous avons découvert une forme de théâtre singulière. Le travail de préparation en amont est immense. Nous avons préparé «Les Damnés» pendant plus d'un an. Nous travaillons sur plusieurs spectacles en même temps. Cela peut paraître étonnant, mais c'est notre manière de travailler.

Nous réfléchissons beaucoup. Nous faisons une conduite visuelle. Nous n'analysons pas seulement le texte, nous analysons les images, aussi. C'est très important. On a trop tendance à oublier le langage des images, des corps. Le langage de la chair existe bel et bien. J'aime les longues préparations. Cela devient un bon vin rouge (rire).

Cette année, la présence des Belges au Festival est très importante. Comment l'expliquez-vous?

Oui, c'est un fait. J'aime beaucoup, entre



© REUTERS

autres, le travail de FC Bergman. J'ai déjà eu l'occasion de voir leur création «Het Land Nod», je la trouve très belle, singulière. C'est très visuel. J'appartiens à la génération d'Anne Teresa de Keersmaecker, de Jan Fabre et d'Alain Platel. La Belgique est un petit pays (rire). Par conséquent, nous devons être «bons» pour être remarqués. Notre énergie a toujours été très grande pour creuser les extrêmes au théâtre.

Vous avez dirigé «Lazarus», comédie musicale signée David Bowie en décembre 2015 à New York. Vous faites partie des dernières personnes à avoir collaboré avec lui. Qu'est-ce qui vous a le plus surpris dans sa manière de travailler?

David Bowie était un homme incroyablement humble et très généreux. C'était un vrai collaborateur. Il était extrêmement attentif à ce que je disais. Il évitait les commentaires inutiles. Il faisait toujours des critiques constructives. Il était un vrai gentleman.

Son art, sa musique, c'était sa vie. J'ai pris conscience que toutes les chansons qu'il avait écrites, ce n'était pas pour occuper le sommet des charts. Elles reflètent ce qu'il pensait réellement de la société et de sa vie. C'était un artiste vrai. Je suis très heureux de l'avoir connu et de l'avoir cotoyé régulièrement, pendant plus d'un an et demi. Il m'a fait confiance. Et il m'a donné la confiance nécessaire. C'est peut-être aussi mon secret avec les acteurs. Je leur dit toujours: «Il est inutile de gagner ma confiance. Je vous la donne, mais vous pouvez la perdre.»

«Les Damnés», une création d'Ivo Van Hove, d'après le scénario éponyme de Luchino Visconti, Nicola Badalucco et Enrico Medioli avec la Troupe de la Comédie-Française, jusqu'au 16 juillet 2016 dans la cour d'honneur du Palais des Papes au Festival d'Avignon et à Paris, dans la salle Richelieu de la Comédie-Française, du 24 septembre 2016 au 13 janvier 2017.

